



Fatiguée d'être misérable ! Entretien avec une ouvrière agricole à Sidi Bouzid (Tunisie)

Propos recueillis par Houda Mazhoud

Contact : houdamazhouud@gmail.com

Pouvez-vous vous présenter ?

Je m'appelle Embarka, j'ai 60 ans. J'habite à Sidi Bouzid plus précisément dans la région de Menzel Bouzayen. Je suis analphabète. Je suis la sœur de 7 garçons et la mère de 2 garçons et de 2 filles.

Ma mère est décédée d'un cancer lorsque j'avais 14 ans. Sans vous mentir, cela a été la pire douleur de toute ma vie, mais aussi ce qui m'a permis de me construire. Après la mort de ma mère, je suis devenue la femme de la maison. Je m'occupais toujours de mes frères et de mon père. Lorsque j'ai eu 18 ans, mon père a décidé de se marier une autre fois. A partir de ce moment, c'était la nouvelle femme de mon père qui s'occupait de la famille.

Je me suis mariée à l'âge de 21 ans. Je suis devenue la maîtresse de la maison. Je réalise la majeure partie des tâches qualifiées de ménagères. En effet, je fais le ménage et l'entretien du logis. Je prépare des repas et j'assure la surveillance et l'éducation des enfants.

Mon mari était un ouvrier journalier. Il n'avait pas un travail fixe. Il passait la majorité de son temps ailleurs. Les conditions de vie à Sidi Bouzid sont très difficiles. Nos moyens sont modestes. *Dhourouf ala kadha* [nos conditions précaires, avec peu de ressources financières] comme on dit chez nous. Les difficultés de la vie imposent de s'entraider.

C'est pour cette raison que j'ai pris l'initiative de travailler dans les exploitations agricoles à l'âge de 27 ans. J'ai essayé de faire de mon mieux pour apporter une aide à mon mari, même si cela restait difficile. Ces travaux ne sont pas bien rémunérés, mais ils me permettaient de participer à la survie de notre famille. Les horaires sont parfois longs et épuisants, mais cela fait partie du quotidien de nombreuses femmes dans notre région.

Quelle est votre expérience en tant qu'ouvrière agricole ?

J'ai exercé le métier d'ouvrière agricole pendant 25 ans, période au cours de laquelle j'ai accompli diverses tâches liées à la culture et à la récolte des produits agricoles. J'ai ainsi participé à la cueillette des olives, à la récolte des cultures maraîchères et au désherbage.

Être une ouvrière agricole n'est pas une tâche facile. En fait à Sidi Bouzid, la loi morale et régionale a plus d'importance et de poids que la loi légale. Cela veut dire que les normes morales et régionales ont davantage de poids que la loi juridique. Aussi, nous sommes loin des femmes occidentalisées qu'on peut voir à la capitale. Nous n'avons pas le droit de s'habiller comme les autres (Photo 1). De plus, ce n'est pas facile pour une femme de sortir sans le contrôle de son père, de son frère ou de son mari.

J'étais recrutée au jour le jour par des agriculteurs. J'ai commencé à travailler à l'âge de 27 ans, quand mon premier fils avait 2 ans. Au début, j'ai rencontré des difficultés à cause de mes contraintes familiales. Les responsables des exploitations ne souhaitent pas recruter une femme enceinte, ni une femme avec des enfants en bas âge, ou une femme trop âgée. Ils recherchent toujours des femmes capables de travailler dans les

champs de manière intensive. *Hbal ala Jarrara* [nous travaillons de façon continue].



Photo 1. Ouvrière au champ

Après quelques années, je me suis retrouvée dans une situation stable et tout allait bien. Les opportunités de travail m'étaient souvent communiquées de bouche-à-oreille, principalement grâce à mon mari ou à des voisines au sein de la communauté. Mon mari connaît les exploitants agricoles à la recherche de main-d'œuvre.

Parfois, ces agriculteurs passaient par des contacts personnels avec des ouvrières déjà en place, ou par des intermédiaires spécialisés, tels que des courtiers, qui facilitent la mise en relation entre employeurs et travailleurs.

Ma journée commençait en plein nuit. Je me réveillais toujours à 3 heures du matin. Je devais faire mon pain et préparer le déjeuner pour ma famille avant de partir au travail. A quatre heures, je partais aux champs. Je sortais de ma maison et je restais au bord de la rue dans le froid pour attendre la camionnette. Je ne savais pas combien du temps, je devais attendre. Cela dépendait du transporteur. C'est avec ce transporteur que je négociais généralement mon salaire journalier. Lui était payé par l'agriculteur et il avait la responsabilité de nous amener jusqu'au champ. Je travaillais sans contrat, sans protection sociale et dans des conditions très pénibles par peur de perdre mon travail.

Lorsque ce transporteur arrivait, nous étions parquées par dizaine à l'arrière dans la camionnette sans aucune mesure de sécurité. Nous passions chaque jour dans des pistes qui n'étaient pas aménagées. On roulait pour parcourir 5 à 10 km dans des conditions très difficiles. Il n'y avait pas de sièges, pas de ceintures de sécurité, rien pour garantir que nous arriverions en un seul morceau. C'était les risques de la route, une course que nous n'avions pas choisie, mais qui était notre réalité.



Photo 2. Une journée qui commence avant l'aube, entre travail et attente

Je suis l'une des femmes invisibles de la Tunisie. De nombreuses personnes parmi nous, à Sidi Bouzid, sont mortes ces dernières années dans ces conditions, victimes d'accidents. Pourtant, rien ne change. Nous ne figurons pas dans les discussions publiques sur les droits des travailleurs ou sur la dignité au travail. Nous sommes là, dans l'ombre, comme des fantômes qui contribuent à la richesse du pays sans jamais en goûter les fruits.

Pour récolter l'olivier, je grimpais dans l'arbre. Je prenais des risques car je pouvais tomber par terre. Je ne savais jamais si je rentrerais le soir à ma maison et si je reverrais ma famille mais je n'avais pas le choix, je devais travailler pour subvenir aux besoins de mes enfants. En plus de ça, je vivais le harcèlement verbal de la part de certains agriculteurs. Ils exerçaient une

pression constante en nous imposant de récolter toujours plus, exigeant que nous remplissions un sac supplémentaire chaque jour. Le nombre de sacs à récolter augmentait d'un jour à un autre.



Photo 3. Les femmes dans une camionnette sans condition de sécurité

Nous travaillions à un rythme très intensif, nous ne pouvions rarement prendre une minute pour se reposer un peu. Lorsque je prenais un peu de temps pour me reposer, l'agriculteur commençait à crier et il ne me donnait pas mon salaire. La rémunération était très faible. Pendant les premières années, j'ai eu 8 dinars/ jours. En 2010, le salaire a augmenté pour devenir 10 dinars par jour. Ces dernières années, nous travaillions avec 12 dinars

¹ La situation est devenue difficile. L'expression "ظل" (Dhall) fait référence à l'ombre, mais dans ce contexte, elle peut également symboliser une épreuve ou une difficulté.

par jour, deux fois moins qu'un homme. Avec l'augmentation des prix nous n'arrivions jamais à couvrir nos besoins. Je suis fatiguée d'être misérable !

Le printemps arabe est né à Sidi Bouzid. Pouvez-vous nous parler des changements qu'il a entraînés dans la vie des ouvrières agricoles ?

Au début, la révolution était pour nous comme un choc. Nous sommes habitués de vivre dans un contexte politique bien déterminé mais d'un seul coup les habitants de Sidi Bouzid décident de lever le drapeau et de changer quelques choses. On a eu des craintes par rapport aux droits des femmes.

Après la révolution, j'ai vécu presque 6 mois à la maison sans travail comme la majorité des ouvrières agricoles. Au début, nous avons peur parce que nous travaillions dans des conditions illégales et nous ne pouvions pas demander nos droits. La vie à Sidi Bouzid était instable. Mais après, j'ai repris. Je sentais qu'il y avait une liberté pour s'exprimer mais réellement rien n'a changé. C'est difficile pour nous d'atteindre le niveau espéré en raison des pressions sociales et des traditions.

Malgré la liberté d'expression, *dar alina dhal*¹ à cause des difficultés financières et de l'absence des services appropriés. Nous avons continué à travailler sans contrat. Beaucoup parmi nous sont mortes à cause des accidents mais *la hayata limen tounadi*². Il y a aucune annonce concrète de la part du président et des ministres pour nous protéger. Il y a beaucoup de promesses mais elles n'ont pas été mise en œuvre à ce jour. Mais pour

² Expression utilisée pour exprimer que les efforts ou les appels sont inutiles, notamment quand la personne à qui l'on s'adresse ne réagit pas ou n'est pas sensible à ce qu'on dit.

défendre nos droits, nous continuons à faire des mouvements et des syndicats qu'on ne pouvait pas faire avant la révolution. Nous avons l'espoir que nous parviendrons à nos objectifs.



Photo 4. La récolte de l'olivier

Est-ce que vous avez réussi à dépasser cette situation et avez-vous trouvé un travail dans des conditions meilleures ?

Je n'ai pas pensé à trouver un travail dans conditions meilleures. Bien que les conditions de travail soient difficiles, je m'y suis habituée, et le métier d'ouvrière agricole ne nécessite pas de diplôme. *Hedhika khobzetna* [C'est cela notre pain quotidien. C'est notre source de subsistance]. Il faut juste un peu de patience. D'ailleurs, quand j'étais plus jeune, je voulais travailler, surtout pour ne pas rester à la maison. Au moins, je vois mes voisines et je préfère être active.

Actuellement, j'ai 60 ans et cela fait deux ans que j'ai décidé de ne plus travailler comme ouvrière agricole. Je suis épuisée. Je n'ai plus la force de me lever tôt chaque matin pour aller travailler dans les champs. En plus, mes enfants sont maintenant grands et ont quitté la Tunisie. Mon mari est également malade, ce qui fait que je ne peux pas passer toute la journée aux champs sans m'occuper de lui et de ma maison. Aussi, il bénéficie des aides sociales, ce qui lui fait comme un salaire mensuel de 200 dinars par mois.

J'ai aussi décidé de rejoindre le groupement féminin Rayahin à Menzel Bouziane. Ce groupement a été créé en 2022. Il est très proche de ma maison. En tant que membre de ce groupement, je suis spécialisée dans l'extraction des huiles essentielles et la transformation des produits de terroir. Pour moi, ce groupement est un espace collectif pour échanger avec les autres femmes. C'est vrai, nous avons un problème de commercialisation de nos produits, mais il reste toujours un espace d'échange et d'apprentissage.

Selon vous quelles sont les mesures à mettre en œuvre pour améliorer la situation des ouvrières agricoles à Sidi Bouzid ?

Les ouvrières agricoles acceptent de travailler dans ces conditions pénibles parce qu'elles ont des conditions de vie très difficiles et elles ont besoin des moyens financiers pour vivre. Pour aider mes enfants, je suis obligée d'attendre la camionnette « de la mort » et d'aller travailler aux champs. J'ai vécu 25 ans de ma vie comme ouvrière agricole.

Actuellement je souffre de plusieurs maladies. C'est pourquoi je vois qu'il est très important de prendre des mesures pour améliorer les conditions des ouvrières agricoles. Il faut tout d'abord que l'Etat mette des restrictions sévères pour inciter les transporteurs à remplacer la « camionnette de la mort » par un autre moyen beaucoup plus confortable sinon toutes les ouvrières seront victimes des accidents agricoles.

Je pense aussi que la protection sociale est une alternative importante pour améliorer les conditions des ouvrières agricoles. Il faut aussi formaliser le cadre de travail des ouvrières. C'est-à-dire, il faut obliger les agriculteurs à passer des contrats avec les ouvrières, avec un salaire bien déterminé.